

— Je comprends bien que ce travail, quoiqu'exigeant une certaine habileté, ne doit pas rapporter grand'chose.

— Oh ! non, de quinze à vingt sous par jour, pas plus ; mais je n'ai pas que cela. Voyez-vous, monsieur, j'étais autrefois comptable dans une grande maison de commerce de la rue du Sentier ; j'y suis resté trente ans. Quand l'âge est venu, mes patrons, de braves gens, m'ont dit : " Père Germain, il faut nous séparer, votre vue baisse et nos affaires augmentent ; il faut faire place à un plus jeune et plus expéditif." Je les regardai stupéfait et dus être très pâle. J'avais tellement compté finir mes jours sur mon pupitre, au milieu de mes registres où je coulais mes comptes en belle ronde ou en large anglaise. Mais les dignes gens ajoutèrent : " Tous les mois vous viendrez nous dire bon jour et le caissier vous comptera cent francs. Ce sera votre pension de retraite."

Oh ! les bons patrons que j'avais là ! J'avais bien quelques petites économies, mais pas lourd, car sachez-le-bien, j'ai toujours aimé le plaisir et cela entraîne de la dépense. J'ai acheté cette maisonnette et l'enclos attenant, parceque, écartée comme elle est, elle n'était pas chère. Je cultive ce petit jardin qui me récompense en beaux fruits et légumes ; je fais mes robinets et, me portant bien, sans soucis, j'attends le jour où tout comme un autre on me mettra dans le trou pour y dormir mon grand sommeil.

Et le troisième convive ne venait toujours pas.

— J'admire votre joyeuse humeur et votre philopophie mais ne regrettez-vous rien dans votre existence isolée ? Et j'accompagnai ma question d'un regard significatif sur le verre vide.

Sans y faire attention, il reprit :

— Regretter quoi ? La fortune après laquelle je n'ai jamais couru ? Une famille ? Tous les miens sont morts et mon goût ne m'a jamais porté vers le mariage. Tant que j'ai pu travailler, j'ai vécu heureux ; heureux de mon travail bien fait, de mes repas bien pris, de ma partie de dominos le soir au café, de mon sommeil tranquille et profond. Toutes ces choses je les ai ici, et en plus le bon air de la campagne, sain à mes poumons séchés dans la vie des bureaux ; en plus aussi le chant des oiseaux et le parfum des fleurs de mon petit jardin. La partie de dominos me manque bien un peu, mais je l'ai remplacée par la lecture ; mes anciens patrons me prêtent leur bibliothèque. C'est drôle, n'est-ce pas ? de me voir apprendre et m'instruire à l'âge où les autres oublient. J'ai tout ce qu'il me faut ici et